

04.10
23.11
19H15

mardis et
mercredis

3, rue des Déchargeurs
Paris 1^{er} | Châtelet

SUCCÈS
SAISON 21/22
REPRISE !

SEUL EN SCÈNE | SAISON 22/23

Le spectacle, est comme l'oeuvre qui l'inspire, une petite merveille

Airy Routier y fait montre d'un talent exceptionnel

Courez voir Mes amis | JOSHKA SCHIDLOW

MES AMIS

*Lorsque je sors de chez moi, je compte toujours
sur un événement qui bouleversera ma vie*

LES Nouvelle scène
théâtrale & musicale
DÉCHARGEURS
www.lesdechargeurs.fr

Texte Emmanuel Bove
Adaptation, mise en scène, jeu Airy Routier

© Léa Rousse Radigois | Les Nouveaux Déchargeurs SIRET 893 711 705 00028, L-D-21-4959, L-D-21-4958 / Compagnie 2052 PLATESV-D-2020-006222

COREALISATION LES NOUVEAUX DÉCHARGEURS & COMPAGNIE 2052
AVEC LE SOUTIEN DE LA VILLE DE PARIS

LA COMPAGNIE 2052 EST CONVENTIONNÉE DEPUIS 2021 PAR LE MINISTÈRE DE LA CULTURE DRAC BRETAGNE | AVEC LE SOUTIEN DE LILAS EN SCÈNE



© photo visuel Emmanuel Valette

MES AMIS

de Emmanuel Bove

Adaptation, jeu, mise scène : **Airy Routier**
Lumières : **Emmanuel Valette**

Collaborations artistiques :
Laurent Manzoni, Olga Grimberg, Anne de Queiroz, Pascal Durozier et Marion Suzanne

Coréalisation :

Les Nouveaux Déchargeurs &



Compagnie 2052

La compagnie 2052 est conventionnée depuis 2021 par le ministère de la culture DRAC Bretagne et soutenue par la région Bretagne et la ville de rennes.

www.compagnie2052.com

Contact : lisedelente@compagnie2052.com

Avec le soutien de **Lilas en Scène** et de la **Ville de Paris**



Photo de répétition - résidence de création à Lilas en Scène @ Emmanuel Valette

Sommaire

Note d'intention	4
Note de mise en scène	5
Biographie d'Emmanuel Bove	6
Extrait du texte	7
Equipe	8
Critiques, retours	9
Presse de précédents seuls-en-scène	11

Note d'intention : *Mes amis*, un roman pour la scène

Mes amis, chef d'œuvre d'Emmanuel Bove devenu roman culte, est un court texte composé de plusieurs nouvelles reliées par un narrateur unique, Victor Bâton. Chaque nouvelle est le récit, à la première personne, de rencontres faites avec divers individus au gré d'errances dans les rues de Paris. L'action se situe dans les années 1920. *Sur les quais, Gare de Lyon, rue de Seine, quartier de la Madeleine* : pour chasser son ennui, il arpente la ville dans l'espoir de faire enfin une rencontre décisive.

« *Lorsque je sors de chez moi, je compte toujours sur un événement inattendu qui bouleversera ma vie* »

Chaque rencontre se termine par un échec qu'il impute aux circonstances, aux intentions de l'autre, jamais à sa propre maladresse ni à ses intentions à lui. Il s'efforce de se poser en observateur impartial des événements qu'il traverse. Cette très relative impartialité lui fait décrire précisément ses émotions, ses actions, ses pensées à l'aide de phrases simples, presque journalistiques. Cette « hauteur de vue » d'un dépressif auto-centré crée des effets comiques : l'humour vient du décalage entre sa perception des événements et la réalité dont nous sommes témoin. Un humour en creux, désespéré, qui ne cherche pas à séduire.

S'il exprime le souhait d'une vie ordinaire (des amis, une famille, du travail), les efforts pour y parvenir lui sont trop pénibles. Il préfère y rêver. S'il croise un homme riche, il ferme les yeux et aussitôt cet homme lui lègue sa fortune en mourant. S'il croise une femme, celle-ci devient « *une amante grisée qui s'abandonne en lui mouillant le menton de ses baisers* ». En vérité il mange assez souvent à la soupe populaire et la doublure des manches de son pardessus est déchirée.

Mettant en scène sa médiocrité d'âme il ne s'épargne rien. Ce faisant il nous fait rire et par ce rire nous est rendu aimable. C'est aussi un doux, un contemplatif, qui réussit le tour de force de faire de son nombril un paysage.

J'ai rencontré l'écriture d'Emmanuel Bove il y a 20 ans à l'occasion d'une lecture en bibliothèque. A l'époque je travaillais sur Dostoïevski avec Anatoli Vassiliev, et fus frappé des similitudes entre ces deux œuvres : *pulsions à l'autodénigrement, poussées fugaces de compassion et d'amour, oscillations entre orgueil démesuré et humilité extrême*. J'étais aussi sensible à l'humour si particulier d'Emmanuel Bove : un humour décalé, toujours un peu nerveux et inattendu.

J'étais là devant une évidente matière théâtrale ! Entre temps Facebook est né, les amis, les réseaux sociaux, mais la solitude et l'isolement n'ont pas pour autant reculé. L'espace entre « *ce que l'on vit* » et « *ce que l'on donne à voir de ce que l'on vit* » n'a cessé de s'élargir. En contrepoint à l'exigence sociale de présenter une image toujours plus valorisante de soi, mettre en scène la solitude, le manque d'ambition et poser la question de l'amitié à travers ce texte extraordinaire m'a paru être une démarche théâtrale moderne et pertinente, susceptible de toucher un large public.

Notes de mise en scène et de scénographie



Après *Koltès*, *Goethe*, *Flaubert* et *Borges*, je poursuis ce travail de seul en scène avec le même souci de cohérence entre le style écrit et la forme du spectacle.

L'épure et la netteté de l'écriture de *Mes amis* implique un jeu sans grands gestes, expressif mais tenu, à la frontière de l'incarnation.

L'époque (les années 20) n'est pas représentée. Je porte un costume que je pourrais potentiellement mettre dans la vie, mais suffisamment décalé pour théâtraliser ma présence.

Le décor représente une chambre vide : le dedans se confond avec le dehors pour cet homme enfermé dans une solitude qu'il trimbale en tous lieux.

Le sol de cette chambre est constitué d'un dallage doré. La fascination pour la richesse (et la pauvreté) de Victor Bâton s'exprime à travers ce sol et quelques discrets accessoires ; une chaîne en or, une montre.

Des miroirs et dessins sont éparpillés dans la pièce. Ils symbolisent l'univers intérieur du narrateur, obsédé par sa propre image et entouré de ses fantômes : les amis qu'il n'a jamais eu, ou pas su garder.

Le spectacle dure 1h 10

Emmanuel Bove



Né en 1898 et mort en 1945, Emmanuel Bove a cette particularité d'être sans cesse redécouvert. Au fil des générations, il a suscité l'admiration de Rainer Maria Rilke, Samuel Beckett ou Peter Handke.

Avec l'aide de Colette il publie son premier livre *Mes Amis*, en 1924. Celui-ci est un succès et séduit des auteurs aussi divers que Max Jacob ou Sacha Guitry. Jusqu'à la guerre, il continue d'écrire abondamment tout en collaborant à des journaux et à des revues proches du Front Populaire. D'ascendance juive, anti-fasciste reconnu, il passe la seconde guerre dans la clandestinité. Il s'installe à Alger en 1942: c'est là qu'il contracte le paludisme qui l'emportera trois ans plus tard.

Ses récits, qu'on classe volontiers dans le genre de la littérature documentaire, mettent en scène des individus en butte à la machine sociale. Ordre hiérarchique, absurdités et lourdeurs administratives, jeux de pouvoir, incompréhensions : la société broie l'individu.

Style descriptif, phrases simples, sens de l'observation aigüe des ressorts humains, surnommé par certains «Le Proust du pauvre», son oeuvre se garde de toute grandiloquence littéraire. Elle avance de détail en détail et le lecteur se retrouve en définitive piégé, comme si son propre portrait se dessinait à travers ce qui ne semble que de simples coups de crayon.

Extrait de *Mes amis*

« Quand je m'éveille, ma bouche est ouverte. Mes dents sont grasses : les brosser le soir serait mieux, mais je n'en ai jamais le courage.

À peine sorti des draps, je m'assois sur le bord du lit.
Je me lève. La tête me tourne, mais ce vertige disparaît rapidement.

D'abord, je mets mes chaussettes. En tenant une chaise, je revêts mon pantalon. Ensuite, je pose sur le seau de toilette ma cuvette graduée par l'eau sale de la veille. J'ai la manie de me laver courbé, les jambes écartées. Ma cuvette est si petite qu'en y plongeant les deux mains à la fois l'eau déborde. Mon savon ne mousse plus : il est si mince.

Une fois lavé, je me sens mieux. Je respire du nez. Mes dents sont distinctes.

J'accroche ma glace à la fenêtre. J'aime à me regarder en face, à la lumière. Je me trouve mieux.

Il ne faudrait pas que je m'éloignasse du miroir, car celui-ci est de mauvaise qualité. À distance, il déforme mon image.

J'examine soigneusement mes narines, le coin de mes yeux, mes molaires. À l'aide d'une autre glace je surprends mon profil. Alors, j'ai l'impression d'être dédoublé. Les acteurs de cinéma doivent connaître cette joie.

J'endosse mon pardessus, assez difficilement, car la doublure des manches en est décousue.

Puis j'ouvre ma fenêtre.

Avant de sortir, je jette un coup d'oeil sur ma chambre.

Le mobilier m'appartient. Un ami m'en a fait cadeau avant de mourir. Je l'ai désinfecté moi-même, avec du soufre, car je crains les maladies contagieuses. Malgré cette précaution, longtemps j'ai eu peur. Je veux vivre. »

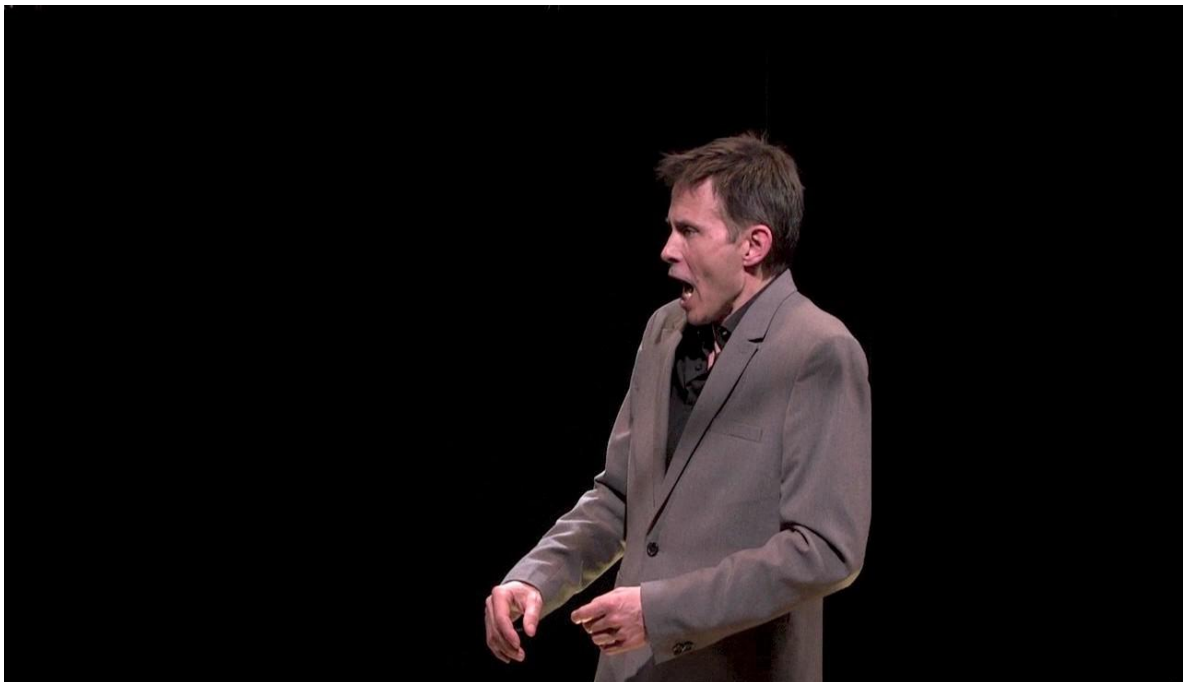


Photo de répétition @ Emmanuel Valette

EQUIPE

Airy Routier (jeu, adaptation, mise en scène)

Après la Classe libre du *Cours Florent*, l'*atelier Blanche Salan* et l'*Ecole du Théâtre National de Chaillot*, il continue de se former auprès d'Anatoli Vassiliev, Jean-François Sivadier ou Joël Pommerat.

Au théâtre il joue pour Sonia Bester, Julia Vidity, Jean-Luc Vincent, Lukas Hemleb, Galin Stoev, Emilie Anna-Maillet, Franck Manzoni, Philippe Carbonneaux, Pierre Yves Chapalain, Sophie Renaud, Yves Chenevoy, Nadia Vonderheyden, Sava Lolov, Nicolas Moreau, Fabrice Heberard, Max Denes, Jules Audry (...)

Il a interprété et mis en scène plusieurs seuls-en-scène : (1)*Faust* (Goethe), *La Nuit juste avant les forêts* (Koltès), spectacles créés au Théâtre Paris-Villette, ainsi que des textes de Flaubert (*Mémoires d'un fou*) ou Jorge Luis Borges (*L'immortel*).

Directeur artistique de la *Compagnie du Hérisson* de 1996 à 2006, il a également signé plusieurs mises en scène (*Idiots* d'après Dostoïevski, *Trouée dans les nuages* de Chi Li...) créés au Théâtre Paris-Villette.

Il écrit et réalise *Le fils de l'éléphant*, moyen métrage, et *Entre les gouttes*, court métrage soutenu par la Région Basse Normandie sélectionné dans plusieurs festivals internationaux. Il coréalise un documentaire sur le psychanalyste Pierre Delaunay.

Pour le cinéma et la télévision, il a joué sous la direction d'Etienne Chatiliez, Philippe-Emmanuel Sorlin, Jean Pierre Mocky, Didier Le Pêcheur, Joaquim Lafosse, Serge Moati, Chantal Richard, Denys Granier-Deferre, Nina Companeez, Emmanuel Parraud, Stan Neumann...

Emmanuel Valette (lumière, photos, vidéo)

Emmanuel Valette est éclairagiste pour le spectacle vivant et chef opérateur de prises de vues.

Il débute comme photographe indépendant vivant avant de s'orienter vers la lumière pour le théâtre et la performance.

Au théâtre, Il éclaire les spectacles de :

Allio-Weber, Patricia Allio, Myriam Marzouki, Thibaud Croisy, Mélanie Martinez Llens, Julien Prévieux, Clara Chabalière,...

Il collabore régulièrement avec Airy Routier (*Faust*, *Trouée dans les nuages*...).

Autres intervenants :

Plusieurs « amis » ont assisté aux répétitions. Ils ont fait part de leurs impressions et donné quelques précieux conseils :

Laurent Manzoni, Olga Grimberg, Charlotte Corman, Anne de Queiroz, Pascal Durozier et Marion Suzanne.

Critiques et retours

« Le travail d'Airy Routier autour du roman *Mes amis* d'Emmanuel Bove a la force et la grâce d'une esquisse au fusain d'un tableau qui, à lui seul, pourrait convoquer le monde. Un lied, murmuré à l'oreille du public, qui dans une ligne musicale, discrète et délicate, invite le spectateur à un voyage apaisant et jubilatoire, dessiné comme une introspection aussi douce que vertigineuse.

Le texte troublant d'Emmanuel Bove (qui sait que le diable gît dans les détails), scrute, analyse au scalpel, le quotidien et l'inconscient d'un homme pris entre la banalité et le désir d'y échapper, entre les habitudes qu'il s'est inventées pour vivre et le rêve d'en être délivré par la seule chose capable de lui rendre sa véritable identité : rencontrer l'autre. Avoir un ami véritable. Un ami qui lui dise qui il est véritablement, si tant est que nous ne sommes faits que du regard des autres.

Dans le spectacle d'Airy Routier, l'angoisse se confond dans la jubilation, et l'on rit de reconnaître le visage du vieux démon qui hante tout un chacun depuis l'enfance : la peur d'être abandonné et celle de n'être plus nécessaire à personne. L'acteur met la simplicité des moyens au service d'une pensée et d'une émotion puissantes. En convoquant l'intime, il touche immédiatement à l'universel. En nous montrant un homme on ne peut plus simple, on ne peut plus seul, obstiné à chercher celui ou celle qui l'arrachera à la solitude, il renvoie le spectateur à lui-même et devient, le temps de la représentation, notre ami et notre frère.

Un spectacle qui cristallise, avec plaisir et intranquillité, notre angoisse de rester vivant dans une société jamais autant connectée, jamais aussi séparée. »

Jean-François Sivadier

« *Mes amis* est de bout en bout un chef d'œuvre de noirceur, d'autodérision et parfois même de comique. Victor Bâton, le narrateur se considère comme un trésor de bonté mais constate qu'il n'est néanmoins apprécié de personne. Ses cheminements lui font croiser de nombreux hommes et femmes dont l'existence semble aussi poisseuse que la sienne. Il habite une chambrette sans confort, ne possède qu'un costume rappé quant au contenu de son portefeuille il est pour le moins modique. Ces rencontres fugaces il les relate avec des phrases concises mais dans lesquelles transparaissent les fluctuations de ses états d'âme et même, par instants, sa fièvre émotionnelle. Bien que d'une timidité sans pareille, il se laisse aller à des comportements d'une effronterie qui le met en danger. Alors qu'il rencontre enfin un richard qui parce qu'il apparaît misérable le prend en sympathie et lui offre un travail, il a l'idée saugrenue de vouloir faire connaissance de sa fille. Il persuade, ce faisant, son bienfaiteur qu'il est une ordure... Les autres amitiés qu'il tente de nouer se terminent toutes de façon aussi calamiteuses. On pense, par instants, à Charlot que ses audaces mettent inmanquablement au tapis. Le spectacle, est comme l'œuvre qui l'inspire, une petite merveille. Airy Routier y fait montre d'un talent exceptionnel.

Courez voir *Mes amis*, vous serez, j'en suis persuadé, de mon avis. » **Joshka Schidlow**

« Spectacle magnifique qui témoigne merveilleusement de l'écriture de Bove avec un art consommé du suspense. » **François Clavier**

« Vous ne connaissez pas ce génial écrivain du début du siècle dernier Emanuel Bove ? Allez voir le spectacle de Airy Routier tiré de son roman « Mes amis » au théâtre des Déchargeurs. C'est une bonne entrée pour découvrir son œuvre. Bove est l'écrivain de notre condition humaine. Il restitue à travers des histoires très simples, à hauteur d'homme, nos aveuglements, nos contradictions avec un humour féroce, sans jamais être en surplomb et avec une concision étonnante. Airy Routier interprète ce texte à merveille. Il est ce Victor Bâton qui nous est familier, qu'on a croisé un jour, un homme qui vit seul, qui ne veut pas travailler et qui se promène sans cesse dans l'espoir de rencontrer quelqu'un. Ce spectacle est un bijou, qui se joue en toute intimité et proximité. Un régal ! »
Olivier Charneux

« Une réussite de drôlerie et de noirceur. » **Corinne atlas**

REVUE DE PRESSE de précédents seuls en scène :

Faust (Goethe), La nuit juste avant les forêts (Koltès), L'immortel (Borges)

LIBERATION (Maïa BOUTEILLET) Airy Routier prend le diable par le jeu. Seul en scène, l'acteur propose une étonnante traversée du mythe faustien. Qui est-il celui qui tranquillement s'avance, jeans et tee-shirt passe-partout, comme pour rejoindre les bancs des spectateurs et finalement passe, un éclat de malice au fond du regard, pour aller appuyer sur l'interrupteur ? Cadré en plan américain dans une petite boîte noire au fond d'images changeantes, façon castelet de marionnettes d'où il peut télécommander musiques et jeux de lumières, Airy Routier livre à lui seul une traversée du mythe de Faust en une heure trente tout compris - avec préliminaires, crescendo et descente - assez réjouissante. Un peu de blanc sur le visage, les doigts passés à la va-vite dans les cheveux qui prennent un tour à la Frankenstein : la métamorphose s'opère à vue. Le temps d'enfiler une blouse blanche, de courber le dos sous le poids des ans et de poser quelques objets (crâne, grimoires clignotants et autre bocal bouillonnant) et l'on se retrouve illico dans le cabinet du vieux docteur en proie au désespoir. La main balaie les cheveux dans l'autre sens et aussitôt apparaît le diable. Un nez postiche suffit à le changer en sorcière. Un foulard de soie rouge au bout d'un poignet délicat, et Marguerite est là, frissonnante d'amour. Plongeant sous le décor et reparaisant avec un visage et un corps à chaque fois différents, Airy Routier opère une étonnante série de volte-face, dans une sorte de champ-contre-champ d'un personnage à l'autre. Avec, derrière la variété des combinaisons possibles et les vrais-faux tours de magie, le regard toujours en veille de l'acteur tourné vers son public. Le diable n'est-il pas le premier des comédiens ? Mine de rien, en deux coups de Rubix Cube, Airy Routier touche à l'art de l'acteur, la part irréductible du théâtre (...)

MOUVEMENT (Mari-Mai CORBEL) Le diable, c'est l'ennui, selon un grand metteur en scène. Apparaît un jeune homme avec un Rubix cube en main : un acteur dans l'angoisse de la scène blanche ? D'un tour de magie, surgit Faust en son laboratoire ou peut-être, docteur Mabuse. La créature se dédouble en Méphisto, Méphisto en Sorcière, la Sorcière fait apparaître le portrait d'une belle... Faust devient Marguerite et vice versa. Ce transformisme évoque Carmelo Bene, dont l'art issu des futurismes italien et russe, descend de Meyerhold. Mille trouvailles dans les accessoires : mygale velue de farces et attrapes, carte postale d'un village du midi, pull-over de tennisman et Riviera pour Faust l'ennuyé... C'est un diable qui bombe son torse nu, un mauvais garçon qui retourne ses vestes de soie, un éternel adolescent qui envoie les musiques de Gounod à Moby Dick, un androgyne qui change de voix. Le théâtre se fait baraque de foire. Méphisto prévient: grâce au désir «tu verras, en chaque femme, une Hélène». Le peu de réalité du monde se résumerait à des jeux d'ombre et de lumière. À moins qu'il n'existe un amour réel... Les six couleurs du rubix cube sont énumérées par les éclairages à mesure des scènes. Une connaissance méditée du mythe, a épuré leur choix. Airy Routier, elfe ou histrion, raconte avec l'histoire de Faust l'ironie d'un tragique moderne. - Que la politique commence ! est son dernier mot.

LE MONDE (Brigitte SALINO) C'est la pièce qui a révélé Bernard-Marie Koltès quand Jean-Luc Boutté l'a montée au Petit Odéon, en 1981, avec Richard Fontana. En apparence, La nuit juste avant les forêts est un monologue - le monologue d'un homme

marchant dans la ville, la nuit, sous la pluie. En réalité, c'est un dialogue avec un inconnu, dont l'apparition au coin d'une rue suscite chez l'homme un irrésistible besoin de parler. Parler comme on peut le faire quand on a été trop longtemps seul - avec un désir impérieux, physique. En 1981, Richard Fontana laissait exploser la violence de ce désir. Quinze ans plus tard, Airy Routier la contient. Bernard-Marie Koltès n'y perd pas. La nouveauté de son langage, qui frappait le spectateur de plein fouet en 1981, le touche aujourd'hui comme une parole familière dont on ne peut se détacher. Quand Airy Routier joue, avec sa frange gracieuse qui dit non et sa silhouette juvénile qui voudrait en découdre, le spectateur entend l'homme perdu et imagine l'inconnu à qui il s'adresse. Et la mise en scène berce les mots, qui tombent comme cette pluie qui n'en finit pas, dans la nuit furieuse de Koltès.

Le journal d'Edith Rappoport

Airy Routier, magnifique comédien, avait joué *Les mémoires d'un fou* de Flaubert et un *Faust*, en solo au Théâtre Paris Villette. Après avoir travaillé avec d'autres compagnies et s'être consacré au cinéma, il nous emmène dans un étrange voyage dans cette oeuvre de Borgès dont j'avais lu quelques pages en espagnol au cours d'un voyage en Argentine en 1992. Dans le sous-sol minuscule du Chat noir, devant des spectateurs médusés, il impose la force du verbe de Borgès, un chemin initiatique mythologique. "Être immortel ne signifie rien, car à part l'homme tout ignore la mort...J'ai été Homère, bientôt je serai comme Ulysse, je ne serai personne, je serai mort !" Il faudrait rouvrir ce livre, et en attendant se précipiter à Chat noir 76 rue JP Timbaud, les dimanches soirs à 19 h